

Au sol se pose l'oiseau

Daniel Guénette

Numéro 62, hiver 1995

Poésies actuelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guénette, D. (1995). Au sol se pose l'oiseau. *Moebius*, (62), 47–52.

Daniel Guénette

Au sol se pose l'oiseau

Le manuscrit du temps
reçoit l'empreinte de l'histoire.
Une pluie de météorites s'abat.
Soudain voici toutes ces forêts de flammes.

Dessous l'écorce terrestre
s'anime la chaude brûlure du sang.
Par moments, de grands étournements
s'abaissent des éthers.

Tandis que sur les rives érodées
se déverse toujours le message de la mer,
on voit dans les nuages
des formes se profiler
où s'avancent des navires.
C'est que les berges encore
fourmillent de troupes fraîchement débarquées.
Sur le pont des navires,
derrière aussi les collines adverses,
la bouche des canons crache sa ferraille.

Des mains allument des points chauds.
Pour un ordre donné, par un état de siège,
des villes meurent, des horizons s'amenuisent.
Un peuple de haillons et de gémissements
s'entasse parmi les nécropoles.
Frémissements à la vue de tant d'ossements.

Selon la terrifiante loi du sang et de la cendre,
vie et mort s'inscrivent dans les strates du temps.
Pareillement, livrés en maints tomes,
naissent et meurent les récits.

Ce qui est en notre pouvoir :
le chœur, il plie ses voix de telle sorte
que voici enfin le chant réalisé.

Nous avons vu de dos celui qui se retourne.
Il avait consenti son être
au chant tout entier.

Ce qui est en notre pouvoir,
cela est notre devoir.

Après les années de tumulte et d'ignorance,
s'amène l'enfant et cesse de réclamer ;
après la démesure des fêtes,
maintenant nous découvrons un nouveau défi.
La liberté nous prend à bras-le-corps.
Elle est née de la loi.
À l'exigence du chant elle se plie,
car nous faisons corps avec une telle puissance.

Je ne demande pas à la montagne
d'accueillir les signes de ma richesse.
Que demeurent ses pierres, ses oiseaux,
de même que ses arbres
et ses couchers de soleil.

Dans la ville où je suis
je rencontre ivrognes et mendiants,
je vois aussi des passants
aux yeux de qui les autres ne font que passer.
Certains trament l'avenir au sommet d'une tour,
scrutant partout quelques failles
pour détruire le vétuste
et redorer le trésor de nos hôtes.

Aux rivières atteintes
par l'éclat de nos bottes,
je ne demande pas le saumon
ni l'or criblé de la pauvre patience.
J'habite une ville et ne connais pas
qu'il faille intercepter le vol saisonnier de l'outarde.
Jamais non plus n'ai-je fait boucherie.

Du temps qui vient, je ne sais rien,
mais du temps présent nous savons
qu'il est celui de l'horloge détruite avec son horloger.

J'assistai à la naissance du feu, à sa propagation,
à la main portée aux scintillements de pierres.

Mais d'abord, c'était quatre pattes
et la langue ne se déliait pas
pour s'attacher aux yeux et aux oreilles,
à la conception de toutes choses ayant ou non des ailes.

Là où rien ne se perd des travaux de l'espèce
nous eûmes dans la cité soin de conserver
vivant comme feu l'esprit incontestable des lois
dont la lettre souvent déçoit et pire l'application
où plus d'un encore se fourvoie.

Et c'est alors, dans les marges de la cité,
la fille qui n'a plus eu que ce choix,
un vieillard descendu de la colline,
amené de force, un loup
qui hurle à la lune
et qui est un petit homme,
un cerf, un enfant malade
que la grâce laissa pour compte.

Parmi les dieux de la forêt, quand l'ignorance dansait,
nous connûmes la frayeur des biches
et désormais réclamons une présence
qui sache susciter l'esprit degré par degré.

Niche-t-il dans la pierre ? nous savons en faire du pain
et réclamons que soit vivante la volonté
qui gonfle nos poumons, et c'est de souffle qu'il s'agit,
de cette invention incroyable qui soulève de terre,
car nous tenons aux dieux par la force
de ce qui en nous ne connaît pas d'accomplissement.

Ils sont ainsi qu'un pont fragile,
et le matin nous semble proche de briser,
aussi nous faut-il sans cesse recommencer,
tout recommencer de notre humanité,
avec notre cœur et notre cervelle, notre cervelle
dessous cette boîte crânienne qui est dessous la peau,
et ne pas oublier le poil si doux et ras des cerfs
qui bondissent, nul ne sait comment ni à quoi ils rêvent ;
ils n'inventent ni le feu ni la pierre érigée,
mais ils traversent nos routes
et parfois leurs corps immobiles
gisent dans l'herbe du printemps, c'est le matin.

Plus tard, quelqu'un les emporte
et je pense à des combats, à des partages inégaux,
je devine la scène et porte très haut
l'histoire de ces bêtes sans nom.

Elles ne racontent pas leur généalogie,
ne passent pas leur temps à se poulécher les plaies,
avec ces idées folles qui tuent, ces miroirs déformants,
ainsi que toutes choses où les dieux jadis ont proliféré,
dont ils furent chassés, puis rappelés,
qui remplacèrent le brouillard de l'esprit,
mais jamais entièrement le regard maintes fois interdit
des bêtes qui se sont éloignées.

Le fleuve étranglé par notre île, j'ai suivi son parcours
jusqu'au cœur du pays où enfin il s'évase.
Au milieu de la nuit, le vent se lève.
Le vent fait battre cette porte. Je me réveille
comme un homme répond enfin à un lointain appel.

Le fleuve qui montait s'est rendu jusqu'ici.
De ma chambre, par la fenêtre, je vis hésiter les nuages.
Or il y a fissure en ce point
où jamais ciel et mer ne s'embrasent vraiment,
bien qu'une lointaine confusion parfois donne à croire,
par temps de gris, ou si le couchant flamboie,
que là enfin l'espace devient temps, s'ouvre,
et nous ouvre de même, souffle, et nous grandit,
le temps créant une sorte d'appel,
et l'on voguerait, l'on s'envolerait dans le lointain
afin de devenir aboutés à ce temps,
afin d'y élire notre demeure.

Mais à quatre heures et demie du matin
là où ciel et mer sont décousus à la base,
et longuement paraît cette fissure,
et s'étend sous nos yeux son baiser de lumière,
je me suis assis parmi les draps.

C'est que devant moi naissait un soleil vif d'éclat.
Quelques instants à peine, il me brûlait la face.
Mais, les nuages qui l'ont pris en otage
bientôt me ravissent
dans un mélange de vent, de fleuve et de cris d'oiseaux.

À l'heure où la poussière entame les rouages de l'horloge
sur les bords dont nous procédons, j'ai vu et entendu,
comme corps agités de l'orchestre, cette musique
dont nous retournons ainsi que les galets.
J'ai vu la grande échelle qui varie à perte de vue
et j'ai reconnu encore cela que dès lors menace l'oubli,
loin de ce presque baiser du ciel et de la mer.

Il y a perte de mémoire, et tout se perd
du temps que ne rejoint le temps du souvenir.

Dans l'île
où le temps comme ailleurs se détraque,
de la mer ne restera plus qu'un écho,
dont se charge tout-puissant bien que modifié, le vent,
ce frère jumeau que libèrent les flots.

Alors, dès qu'il se lève, lui, recrée l'événement
et porte à nos mémoires la présence du temps.
Lui seul déplace un ciel qu'étouffe si peu d'espace,
donnant aux nuages du ciel
l'air mouvant d'une mappemonde.